**Commentaire**

* **Vous ferez le commentaire du poème de Reverdy, « Il reste toujours quelque chose ».**

|  |  |  |  |  |  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- |
| |  |  |  |  |  | | --- | --- | --- | --- | --- | |  | | | **Il reste toujours quelque chose** | | | 5  10  15  20  25 | Les rideaux déchirés se balancent  C'est le vent qui joue  Il court sur la main entre par la fenêtre  Ressort et s'en va mourir n'importe où  Le vent lugubre et fort emporte tout  Les paroles montaient suivant le tourbillon  Mais eux restaient sans voix  Amants désespérés de ne pas se revoir  En laissant partir leur prière  Chacun de son côté ils s'en allèrent  Et le vent  Le vent qui les sépare  Leur permet de s'entendre  La maison vide pleure  Ses cheminées hurlent dans les couloirs  L'ennui de ceux qui sont partis  Pour ne plus se revoir  Les cheminées des maisons sans âme  Pleurent les soirs d'hiver  Eux s'en vont bien plus loin  Le soir tarde à descendre  Les murs sont las d'attendre  Et la maison s'endort  Vide au milieu du vent  Là-haut un bruit de pas trotte de temps en temps  **Pierre Reverdy**, *La Lucarne ovale,* 1916. | | |

**PLAN DU CORRIGÉ**

**Corrigé, avec modifications et ajouts de GZ d’après**

[**http://www.annabac.com/content/textes-de-preverdy-p-eluard-j-brel-e-guillevic**](http://www.annabac.com/content/textes-de-preverdy-p-eluard-j-brel-e-guillevic)

**Les titres en couleur et les indications en italique servent à guider la lecture mais doivent sur la copie devenir introductions partielles et transitions.**

**Introduction**

*Amorce* : La poésie s'inspire souvent de thèmes de la vie quotidienne à fort potentiel symbolique : le foyer, l'horloge, la rose. Les fenêtres font partie de ces sources d'inspiration.

*Présentation du texte* : Reverdy, proche des artistes surréalistes et notamment des peintres cubistes, évoque, dans son recueil *La Lucarne ovale*, la séparation d'un couple dont la fenêtre ouverte est le témoin.

*Problématique :* On va voir comment le poète exploite le motif de la fenêtre pour suggérer la douleur de la séparation amoureuse.

*Annonce des axes* : Le poète décrit le cadre lugubre en le personnifiant pour donner plus d'intensité à cette séparation amoureuse.

**I. La description d’un cadre « lugubre » personnifié**

Le décor « lugubre », évoqué au début (v. 1-6) et à la fin (v. 11-24) du poème, s'anime et reflète le « drame » feutré qui s'y est joué.

**1. Cadre intérieur et extérieur en harmonie dans la mélancolie**

Dès le début, le poète souligne l'harmonie entre l'intérieur et l'extérieur.

* La « fenêtre » (mise en relief en fin de vers) apparaît comme la frontière entre l'intérieur et l'extérieur, à travers la mention des « rideaux », et joue par là un rôle important.
* La mention des « soirs d'hiver », du « soir [qui] tarde à descendre », du « vent lugubre », les images de désolation et de mort peignent une atmosphère mélancolique hivernale et vespérale qui semble prendre un rôle symbolique.
* L'harmonie, qui devient fusion entre intérieur et extérieur, est rendue par l'enjambement qui relie les deux espaces : « *la maison* s'endort/Vide au milieu du *vent* ».

**2. La personnification d'une maison abandonnée par un couple**

* La maison éprouve des sentiments, dont le poète mentionne les manifestations : « [la maison vide] pleure » ; « [les cheminées] pleurent ». Ses éléments aussi prennent vie : « [Ses cheminées] hurlent » ; or, la cheminée est censée apporter le réconfort, la chaleur et le verbe *hurler* connote la souffrance (physique ou morale) ; « les murs sont las d'attendre ». Dans ce contexte, les adjectifs « vide » et « déchirés », qui qualifient les éléments du décor, prennent un sens figuré affectif : la maison est « déchirée » sentimentalement.
* Un lien fort privilégié, une symbiose sont suggérés entre la maison et ses habitants par la structure des phrases et la syntaxe : *hurler*, ordinairement employé de façon intransitive, est ici suivi d'un complément d'objet direct qui renvoie aux habitants : « hurlent [...] L'ennui de ceux qui sont partis » ; l'enjambement souligne fortement ce lien. Les sentiments du couple semblent rejaillir sur la maison.
* La disparition progressive des êtres et des choses est rendue par la brièveté mais aussi la régularité (4 hexasyllabes) du quatrain (v. 21-24) par rapport aux autres strophes, et par le verbe « s'endort » (en fin de vers). La maison se transforme en maison hantée par le fantôme du couple absent (« sans âme »). Le bruit des pas, suggéré par l'allitération en [t] (v. 25), s'estompe jusqu'à devenir presque irréel (le verbe « trotte » suggère la légèreté) et se raréfie dans le temps (« de temps en temps »). Le dernier alexandrin, par sa longueur et sa séparation du reste du poème, matérialise l'éloignement et semble un écho qui se prolonge.

**3. Le poème tout entier s'anime sous l'effet du vent**

L'animation se propage au poème tout entier.

* Le « vent » ouvre et ferme le poème. C'est le lien (physique) plusieurs fois mentionné entre le dedans et le dehors ; c'est par lui que les bruits entrent et sortent (v. 6 : « Les paroles montaient suivant le tourbillon » ; v. 9 : « [...] partir leur prière » ; v. 13 : « Leur permet de s'entendre »). C'est aussi le déclencheur du mouvement : l'accumulation des verbes de mouvement juxtaposés et l'enjambement traduisent sa course et son souffle (« Les rideaux [...] se balancent », v. 1 ; il « court », « entre », « Ressort et s'en va », v. 3-4).
* Sa forte présence est rendue sensible par les harmonies imitatives en [u] dans la première strophe (« j*ou*e, c*ou*rt, m*o*urir *où*, t*ou*t »), et en [v] (allitération) qui imite le souffle du vent (« *v*ide au milieu du *v*ent »), par la répétition (v. 11-12) et par le fait qu'il occupe tout un vers (v. 11).
* Personnifié, il « joue » au sens propre et au sens figuré : c'est lui qui fait *hurler* les cheminées. Il paraît capricieux et contradictoire, paradoxal : en effet, d'une part il concourt à la séparation (ou à la rupture ?) par sa force (il « emporte tout »), et d'autre part il assure aussi le lien entre les êtres (« Le vent qui les sépare / Leur permet de s'entendre », v. 12-13). L'irrégularité des vers rend compte de ce caprice.

**II. La suggestion d’une séparation (ou une rupture ?) amoureuse**

Le poème dépasse la simple description d'un cadre. Il est traversé par un lyrisme, voire un pathétisme énigmatique, tout en nuances et en suggestion.

**1. Un couple énigmatique et symbolique**

Le thème de l'amour et du couple est traité sur un mode énigmatique et anonyme, et par là universel. Le mystère demeure sur l'identité du couple désigné de façon vague.

* Il est désigné par deux métonymies, fortement symboliques. « *La* main » (l'article défini ne définit personne et reste anonyme) est un symbole du lien amoureux. « *Les* paroles » suggèrent la présence humaine mais dans ce qu'elle a d'impalpable : c'est une réalité qui n'a pas de corps, qui s'évanouit très vite ; la teneur de ces paroles reste inconnue ; seule l'allitération en [s] (v. 10-14) en reproduit le susurrement indistinct.
* Les « amants » ne sont pas nommés, mais seulement identifiés par leurs sentiments amoureux, par les pronoms personnels « eux », « ils », « les », ou par une périphrase (« ceux qui sont partis ») qui met en valeur leur séparation.
* Cette imprécision permet la généralisation : ils sont l'image de tous les couples et le lecteur peut s'identifier à ces personnages sans nom, sans identité précise (comme dans « Colloque sentimental » de Verlaine).

**2. Le mystère sur la situation : séparation ? rupture ?**

Autour de ce couple se joue un drame tout aussi énigmatique.

* La seule certitude est qu'il s'agit d'une séparation. Elle est suggérée par le verbe « sépare », par le champ lexical du départ et par l'image (un peu cliché) des chemins qui divergent (« partir », « s'en allèrent », « sont partis », « s'en vont [bien loin] »). Le jeu sur le singulier et le pluriel concrétise cette séparation : « *Chacun* de son côté, *ils* s'en allèrent ». La succession des temps verbaux reproduit les étapes et le caractère inéluctable de la séparation : à l'imparfait succèdent le passé simple (« s'en allèrent ») qui marque la soudaineté de l'action brève dans le passé, puis le passé composé (« sont partis »), temps du passé qui se prolonge dans le présent, et enfin le présent qui envahit la fin du poème.
* Mais le mystère sur la nature de cette séparation et ses causes subsiste. On peut penser qu'elle est due aux événements : son contexte est suggéré par la date de composition (1916 : Première Guerre mondiale) : s'agit-il d'un départ pour le front ? La seconde hypothèse serait celle d'une rupture, suggérée par les rideaux « déchirés », image de rupture violente et de disparition de l'intimité, et par la fenêtre ouverte dans le froid. Les vers impairs (v. 1-3, v. 11, v. 18) mais aussi les constantes ruptures dans le rythme des vers pourraient être le signe du déséquilibre engendré par cette rupture.

**3. Le lyrisme pathétique et tragique de la perte sans retour**

* Le caractère définitif de la séparation est souligné par les motifs lyriques du désespoir (« désespérés ») et des pleurs qui évoquent les pleureuses de l'Antiquité (« pleure »/« pleurent »).
* Une atmosphère de mort plane sur tout le poème : le verbe « mourir » (v. 4) rend à l'adjectif « lugubre » (v. 5) son sens étymologique de « funèbre, macabre, endeuillé ».
* Enfin, l'avenir semble marqué par le tragique : les négations (« *ne pas* se revoir ») ou les mots à valeur négative (« *sans* voix », « *sans* âme ») renvoient au néant, tandis que la mention de la « prière » suggère la détresse et le recours à une instance supérieure ; mais ces prières semblent vaines (« *laissant partir* leur prière », v. 9).

**III. Quel sens donner à cette élégie ?**

**1. Une élégie discrète**

* Malgré ce tragique, le poème évite toute emphase et l'évocation reste discrète : l'absence de ponctuation fait disparaître toute possibilité exclamative trop marquée par l'émotion et donne un rythme apaisé au poème.
* Les émotions et les réactions sont mentionnées en demi-teinte, plus par leurs manifestations discrètes que par leur réalité : « eux restaient sans voix », « laissant partir leur prière » ; le ton est plutôt celui de l'élégie amoureuse.

**2. Une lueur d'espoir ?**

* En effet, à y regarder de plus près, le dernier vers et le titre du poème sont porteurs d'une lueur d'espoir. La chute, isolée, sous forme d'alexandrin, ramène un rythme apaisé et suggère une présence, une rémanence du couple.
* Le dernier vers fait écho au titre et lui donne un sens : « Il reste toujours quelque chose », même après une séparation - ou une rupture - entre deux êtres qui se sont aimés. Le poème rappelle en cela la tirade de Perdican (*On ne badine pas avec l'amour*, Musset) où le jeune homme affirme : « J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé. »

**3. Un poème énigmatique**

Malgré tout, le sens du poème reste énigmatique.

* Certains termes du dernier vers, très vagues, entretiennent une ambiguïté sur le sens du poème : « quelque chose » est un pronom indéfini vague ; quel sens donner à « là-haut » : s'agit-il du grenier ? de l'au-delà (connotation religieuse ?), auquel cas la séparation connoterait la mort.
* À chaque lecteur de le découvrir, de donner son sens au poème ; le poète, en ne donnant aucune précision trop réaliste, en entretenant le flou et le vague, rend possibles la généralisation et l'interprétation personnelle. Il suit en cela le précepte de Verlaine dans son « Art poétique » : « Rien de plus cher que la chanson grise/ Où l'Indécis au Précis se joint » [...]./ Car nous voulons la Nuance encor ».

**Conclusion**

Ainsi, le poème de Reverdy renouvelle le thème, fréquent en poésie (presque cliché), de la séparation : le décor et les êtres y sont en symbiose et s'éclairent l'un l'autre ; tout y est suggéré en demi-teinte ; il permet au lecteur de s'identifier aux « amants » et lui assigne un rôle actif d'interprétation. Il renouvelle aussi le motif symbolique de la fenêtre, témoin et lieu de passage qui rend sensible mais moins douloureuse la séparation. Reverdy ouvre ainsi la voie à une poésie des sentiments dépouillée et, en ce début du XX**e** siècle, inaugure une esthétique proche du lyrisme d'Apollinaire, en moins fantaisiste.